

Les déchirures de Deborah Turbeville



YANN ZITOUNI

EXPOSITION Disparue en 2013, l'Américaine Deborah Turbeville reste très peu connue du grand public. À Lausanne, Photo Élysée propose de réhabiliter cette photographe insoumise.

À la tête de Photo Élysée depuis un an et demi, Nathalie Herschdorfer précise sa direction artistique avec une nouvelle série d'expositions présentée et inaugurée le 2 novembre dernier. L'une d'entre

elles est consacrée au travail de Deborah Turbeville, photographe américaine morte il y a dix ans et dont le travail se déploie ici sur quatre décennies. Pour de nombreuses personnes présentes au vernissage, il s'agit d'une découverte.

«Pourtant, elle travaillait beaucoup, elle était très sollicitée, elle gagnait bien sa vie et son mari travaillait à son service. Il y a toujours eu des femmes photographes, à toutes les étapes de l'histoire de la photographie. C'est notre société qui a pris l'habitude de ne se souvenir que des hommes. Deborah Turbeville était photographe de mode. Et, alors que

la mode voulait d'abord parler aux femmes, ce sont majoritairement des hommes qui en réalisaient les images.»

Comme un storyboard inachevé

Également commissaire de l'exposition, la directrice du musée cantonal met en avant les collages réalisés par l'artiste à partir de ses propres photographies, qu'elle déchirait, altérait, qu'elle malmenait pour en rassembler les fragments sur des feuilles de papier brun d'emballage. Chacune de ces pièces ressemble au storyboard inachevé d'une histoire sombre, cryptique et fascinante, et souligne l'intérêt (jamais assouvi) de Deborah Turbeville pour la narration cinématographique. On est frappé par une démarche qu'on imagine intense, par la texture du papier froissé, les griffures qu'elle lui inflige, ces gestes faits de brutalité et d'amour qui apparentent son travail à du body art, comme si elle manipulait sa propre chair.

Dans le hall de Photo Élysée, on croise Maeva Dubrez, historienne de l'art et autrice d'un tout nouveau et très beau livre («Deborah Turbeville, Hidden Under Layers» évidemment disponible à la boutique du musée) qui propose une lecture en profondeur, presque radiographique, du travail de Turbeville. «De son vivant, les seuls livres consacrés à Deborah avaient été supervisés par elle-même, comme si elle ne voulait pas de regard extérieur.» Elle ne cache pas sa joie de voir la photographe américaine sortir enfin de l'oubli, voire de l'anonymat. On lui parle de réhabilitation, elle accepte ce mot. Elle nous raconte l'intransigeance de Deborah, autant pour ses projets personnels que dans le cadre de travaux éditoriaux. Notoirement, elle pouvait très facilement et très brusquement mettre fin à une séance de prise de vues en cas de désaccord avec ses commanditaires.

Selon Maeva Dubrez, l'attitude inflexible de Deborah Turbeville n'était pas l'expression d'un combat sociopolitique lié à la place de la femme dans la société. Il s'agissait d'une intransigeance artis-

tique, de l'affirmation d'une vision non négociable. En mettant en scène la mode, la photographie questionne inévitablement la définition et la place de la beauté. Dans ce champ pourtant large, déjà bousculé et défriché par Richard Avedon, Guy Bourdin et quelques autres, Deborah Turbeville décide très tôt d'aller plus loin, ailleurs. Elle choisit systématiquement de photographier des femmes qu'elle dirige plus comme des comédiennes que comme des mannequins. Les histoires immobiles qu'elle construit avec elles sont généralement recouvertes d'un voile crépusculaire, elles tournent le dos de façon radicale aux codes élémentaires, aux images glorieuses et éclatantes de la mode et de la publicité. «Elle rit franchement lorsqu'elle entend des gens lui reprocher de ne pas savoir cadrer ses images, de ne pas maîtriser la technique photographique», nous dit Maeva Dubrez. Deborah Turbeville vend du rêve, les siens sont juste plus agités que d'autres.

Portrait de l'artiste elle-même

Au-delà de la qualité du travail de Deborah Turbeville et de la présentation qui en est faite à Photo Élysée, il est également intéressant de resituer cette exposition dans la chronologie des propositions faites par le musée depuis qu'il est installé à Plateforme 10. Avec Deborah Turbeville, il est question d'une énergie créatrice et d'une détermination peu communes. À travers elles, c'est un portrait de l'artiste qui se dessine. Maeva Dubrez parle de «la rage de Deborah» et on est tentés nous aussi d'appeler l'artiste américaine par son prénom. On a le sentiment de comprendre Deborah, de commencer à la connaître, de sentir son tempérament. L'année dernière, une rétrospective consacrée au travail de Josef Koudelka donnait aussi le sentiment de comprendre la personne à travers ses images. Dans ces deux cas, il s'agit d'individus et de lignes de vie.



«Elle rit franchement lorsqu'elle entend des gens lui reprocher de ne pas savoir cadrer ses images.»

Maeva Dubrez, autrice d'un livre sur la photographie

À d'autres occasions, Photo Élysée a présenté des approches plus conceptuelles (avec Debi Cornwall cet été) au travers desquelles la personnalité des artistes, si elle s'exprime inévitablement, reste en retrait par rapport au concept. Sur ce point, Nathalie Herschdorfer veut rappeler la mission de Photo Élysée, qui passe par la mise en

valeur, voire la défense du médium photographique dans ses diversités: diversité des propos, des techniques, des styles et des générations. «La photographie contemporaine est particulièrement engagée, nous la défendons mais on ne peut pas se limiter à cela. Les institutions muséales font autorité dans l'histoire de l'art et cette histoire, il faut à la fois continuer à la raconter et à l'écrire en y ajoutant d'autres noms.» Et l'arrivée cet hiver de Deborah Turbeville permet précisément de ramener Photo Élysée à l'une de ses fonctions: raconter des histoires humaines.

«Deborah Turbeville - Photocollage», Photo Élysée, Lausanne, jusqu'au 25 février 2024. www.elysee.ch

**En haut: «Sans titre», de la série «Block Island», Rhode Island, 1976.
En bas à g.: L'expo à Photo Élysée.
En bas à dr.: «Giselle, Cafe Tacuba, Mexico City», Mexico, janvier 1992.**

Deborah Turbeville. Jean-Christophe Bott/Keystone

